

L'Église !

Ce que j'en pense ...

Pierre Bezin

Prêtre du diocèse d'Autun

Pierre Bezin est né à Saint-Germain-du Bois ,en Bresse, en 1928

A 12 ans, il intègre le Petit Séminaire de Rimont, puis il entre au Grand Séminaire d'Autun.

Il a été ordonné prêtre en 1953.

Pendant plus de 50 ans, il a exercé son ministère à Chalon-sur-Saône.

Curé dans plusieurs paroisses, il fut aussi très impliqué comme aumônier diocésain dans deux mouvements : le CCFD-terre solidaire et le MCR (Mouvement Chrétien des Retraités).

Fort de son expérience, il souhaite ici nous faire part de ses réflexions sur l'Eglise, sur ses valeurs mais aussi sur ses faiblesses. Il aborde les difficultés que connaît l'Eglise et sa hiérarchie pour perpétuer le message de Jésus dans notre monde actuel.

Tout au long de son récit, Pierre Bezin nous fait la description d'une institution religieuse qu'il pense bien éloignée du message de l'Evangile.

Il nous fait surtout partager sa foi en Jésus et son désir de transmettre son message : « Aimez-vous les uns les autres ».

Sommaire

	Page :
J'aime l'Eglise, mais...	4
Foi et Religion	6
Dieu de l'amour ou Dieu de la loi	8
Il faut « tuer » les prêtres	13
La chasteté, une vertu supérieure ?	15
Le plus gros péché du monde : la haine ou le sexe?	17
Jésus et les femmes : un scandale ?	19
Les Dogmes : qu'est ce qui est le plus important pour un chrétien ?	21
Le Royaume de Dieu annoncé par Jésus, est-ce le Vatican ?	23
Sauver les hommes : est-ce les envoyer au Paradis ?	26
Comment lire et comprendre l'Evangile aujourd'hui ?	28
Quelques mots pour conclure.	32

J'aime l'Église, mais...

J'annonce tout de suite la couleur : j'aime l'Eglise. C'est par elle, par son organisation, que l'Evangile est parvenu jusqu'à nous. Mais, en trop de domaines, elle a perverti, elle a trahi le message de Jésus. Et sur bien des points, elle continue. Même si malgré ses défauts et ses fautes, elle l'annonce en paroles et en actions.

J'aime l'Eglise. Il est impossible de dire tout ce qui se vit à la base de l'Eglise. A ceux et celles qui lui sont vraiment attachés, qui croient au Dieu de vie et d'amour présenté par Jésus, l'Eglise apporte un sens de la vie, une confiance, une espérance, une joie, un soutien dans les épreuves, un souci des autres. Elle les pousse à s'engager dans des quantités de services. Ils le font jusqu'à leurs dernières forces.

Ce n'est pas l'aspect de l'Eglise dont on parle le plus. Il y a cependant quelques cas célèbres, comme l'Abbé Pierre, le Père Wresinski, Sœur Emmanuelle.

Or souvent, le monde ne connaît de l'Eglise que les célébrations, les rassemblements, les Evêques, Cardinaux et Papes en grande tenue, et il n'entend que des commandements et des interdictions qui briment la vie.

Voici quelques exemples vécus de l'Eglise que j'aime :

J'avais 12 ans quand j'ai décidé de m'engager au service de l'Eglise en entrant au Petit Séminaire. Mes parents étaient de ces nombreux Bressans presque tous catholiques mais ne mettant pas les pieds à l'Eglise. C'est l'esprit joyeux des Cœurs Vaillants, mouvement d'enfants de l'Eglise de l'époque, qui m'a inspiré à entrer à son service. J'y suis resté jusqu'à la fin des mes forces, même si je la critique sur bien des points. Et toute ma vie, j'ai toujours découvert et redécouvert avec joie l'Evangile.

Quand ma sœur Renée, institutrice, a quitté son école de Bresse pour venir prendre son Cours Préparatoire à Chalon, elle ne connaissait personne. Où a-t-elle immédiatement trouvé des amis ? Parmi ses collègues et les voisins, bien sûr, mais plus largement à l'Eglise. De deux manières : à la paroisse, où elle a trouvé sa place, et dans une Equipe Enseignante, groupe d'instituteurs et institutrices laïcs qui se réunissent une fois par mois pour parler de leur vie d'enseignants en lien avec ce que Jésus dit dans l'Evangile. Des réflexions et des amitiés plus profondes que celles rencontrées ailleurs. Au moment de sa retraite, elle a fait partie d'une équipe de Chrétiens Retraités, une équipe très fervente et joyeuse. Les membres y ont participé jusqu'à leur grande vieillesse.

Cette année, j'ai participé à la messe de la Toussaint. A la place de l'homélie, trois femmes ont donné leurs témoignages. Elles font partie d'une équipe « Espérance et Vie » formée d'une dizaine de veufs et de veuves qui se réunissent chaque mois : ils retrouvent là le courage de vivre la séparation et l'espérance que donne la foi.

Il y a aussi des équipes en tous genres, 'depuis les chrétiens du Quart Monde et jusqu'aux chefs d'entreprise. Partageant leur vie et leur foi, ils trouvent là une richesse humaine. Ils sont peu nombreux dans la foule, et les médias en parlent peu. Mais à travers le monde, vivent ainsi des millions de chrétiens convaincus et actifs.

Il faut citer aussi les grandes organisations d'entraide : le Secours Catholique, la Conférence Saint Vincent de Paul, le CCFD, Terre Solidaire, l'ACAT (Action des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture), les aumôniers et visiteurs de malades et de prisonniers etc.

Toute ma vie j'ai pu admirer des personnes jeunes ou âgées qui donnent d'elles-mêmes, de leur temps, de leurs biens.

Et il y a l'Eucharistie, chaque jour et surtout chaque dimanche. On dit que les églises se vident. Je ne le regrette pas : c'est toute une religion « automatique » qui s'effondre. Mais il y a tout un peuple fidèle à l'Evangile, et c'est cette Eglise de la base que j'aime. Une Eglise éparpillée à travers le monde, mais rassemblée autour de Jésus-Christ, dont elle garde la mémoire, dont elle reconnaît la présence, et dont elle continue la mission : sauver le monde, le monde d'aujourd'hui, sur cette terre.

Vincent Cosmao¹ ne dit pas autre chose dans son livre : « Changer le monde, une tâche pour l'Eglise ». En 1980, j'ai rédigé un résumé de ce livre. Vincent Cosmao l'a publié sous la forme d'un livret. Au chapitre premier de ce livret, après un paragraphe qui parle des énormes inégalités entre les personnes et les peuples, voici ce que l'on peut lire :

« Voilà où nous mène une histoire aberrante conduite par quelques-uns pour leur plus grand profit, et pour le malheur du grand nombre.

Que peut-il se passer ? Environné de toutes parts par la masse des malheureux, la minorité devra s'enfermer dans ses forteresses pour être à l'abri des entreprises terroristes. La sécurité deviendra son obsession. La guerre peut être au bout du chemin, rendant la terre inhabitable.

Ou alors l'humanité se ressaisira et se montrera capable de surmonter le défi colossal de son organisation collective... Les uns et les autres prendront conscience d'une tâche urgente à accomplir : la construction d'une terre habitable par tous. C'est à cette prise de conscience qu'il faut travailler. »

C'était publié en 1980. J'ai toujours regretté que l'Eglise n'ait pas mis en première ligne cette idée de Vincent Cosmao : c'est une tâche primordiale pour elle de travailler avec d'autres à changer le monde pour le sauver.

Mais pour cela, il faudrait changer l'Eglise.

Lorsque Jésus commence sa prédication : « Convertissez-vous et croyez à l'Evangile », il ne veut pas dire « Changez de religion », mais « Changez votre vie et vos relations sociales, et croyez qu'un autre monde est possible qui soit pour tous une bonne nouvelle ».

Je vais vous proposer un certain nombre de changements que l'Eglise d'aujourd'hui devrait s'imposer pour être plus fidèle à l'Evangile.

¹ Vincent Cosmao (1923-2006), théologien dominicain successeur du père Lebreton à l'IRFED (Institut International de Recherche et de Formation Education et Développement)

Foi et religion

Jésus n'a pas inventé une religion, pour la bonne raison qu'il avait celle de son peuple. Il a été juif jusqu'au bout. Il croyait en Dieu et il l'aimait. Il pratiquait sa religion, il en connaissait les Ecritures, mais il la critiquait sur bien des points. Et par là, il remettait en cause toutes les religions. Aucune religion ne peut prétendre être le chemin unique vers Dieu. Jésus dénonce les prétentions hégémoniques de sa religion : des peuples venus d'ailleurs entreront dans le Royaume de Dieu ; des gens qu'elle a chassés de chez elle également, tandis que ceux pour qui elle avait réservé les premières places en seront délogés. Les prostituées seront avant les autres. Il dénonce l'empire totalitaire de la religion sur la vie des individus : à chacun de prendre la responsabilité de ses jugements et de ses actes. Il proclame que l'amour du prochain l'emporte sur une célébration religieuse et que Dieu a de l'affection pour les victimes et aussi pour les coupables.

LA RELIGION, c'est l'homme qui s'adresse à Dieu par des prières, des célébrations, des fêtes, des offrandes.

LA FOI, c'est croire que Dieu vient à nous et qu'il nous demande d'agir et de vivre selon son dessein d'amour pour le monde.

LA RELIGION nous ramène au passé, elle nous fait respecter des rites, des règles, des dogmes qui nous sont transmis par ceux qui nous ont précédés.

LA FOI nous tourne vers le présent et l'avenir. Nous croyons que Dieu aime le monde. Il le veut heureux et nous nous sentons appelés, à notre place, à rendre ce monde moins inhumain, plus humain. Jésus, dont nous sommes les disciples, annonce un royaume de justice, de paix, de fraternité auquel il nous faut travailler au présent et pour l'avenir.

LA RELIGION nous présente un Dieu tout-puissant qui devrait répondre à tous nos désirs.

LA FOI nous fait découvrir un Dieu qui aime, qui nous aime infiniment, tout en respectant de manière absolue notre liberté. Il nous laisse même la liberté de le nier et de le tuer quand il vient parmi nous. Un Dieu qui se fait serviteur en désirant notre bien, notre bonheur.

LA RELIGION exclut, car chaque religion prétend avoir la vérité, il lui arrive d'excommunier, et même de tuer, d'exterminer (je ne pense pas qu'aux intégristes musulmans, mais aussi à la religion chrétienne à certaines époques, malheureusement).

LA FOI unit : elle proclame que nous sommes tous enfants du même Père, qu'on soit de n'importe quel peuple, ou langue, ou religion, ou athéisme. Elle nous fait découvrir que l'Esprit de Dieu est présent dans le cœur de tous pour qu'ils travaillent librement à une humanité fraternelle. Jésus nous demande d'aimer notre prochain. Il faut reconnaître que les chrétiens ont mis 2000 ans pour comprendre qu'aimer l'autre, c'est l'aimer avec sa religion ou son athéisme.

LA RELIGION est plutôt conservatrice. Elle tend à maintenir les règles du passé.

LA FOI nous pousse à nous transformer et à transformer les règles sociales, les relations entre les personnes, les peuples, les classes sociales. L'Evangile dit de Dieu « Il renverse les puissants de leur trône, il élève les humbles, il comble de biens les affamés, renvoie les riches

les mains vides » : si l'on n'appelle pas cela une révolution, je ne vois pas comment il faudrait l'appeler. Jésus prêche une nouvelle manière de vivre en société qui a quelque chose de radical.

En fait, la Foi en Jésus et en son message est devenu très tôt une religion. Depuis l'année 215, dit le théologien Joseph MOINGT. Bien sûr, au long des siècles, et aujourd'hui encore, quantité de chrétiens s'efforcent de vivre l'Évangile. Mais en fait le christianisme apparaît à la plupart des chrétiens et à l'ensemble du monde comme une religion essentiellement faite de célébrations, de rites, de prières, de dogmes, de règles de morale. Et non comme une assemblée de disciples de Jésus dont la mission est d'annoncer qu'il faut changer le monde et y travailler en union avec tous. Il faut revenir à l'Évangile : annoncer en termes modernes le Royaume d'amour, de justice et de paix que Jésus proclamait. Célébrer la venue de ce Royaume est certes important, mais le construire l'est encore plus.

Dieu de l'amour ou Dieu de la loi ?

J'ai beaucoup de mal à rédiger ce texte. Je ne suis pas moraliste et je vais parler de morale ; je risque de dire des bêtises. Et je vais aborder des sujets qui soulèvent de vives discussions, entre tous les citoyens et en particulier entre les catholiques dont je fais partie. Je risque d'être critiqué, mais je dis ce que je pense.

J'affirme ma foi en ce que croient les hommes depuis le fond des âges, depuis qu'ils ont connu Dieu sous diverses formes : la loi divine est toujours supérieure et prime sur les lois humaines.

C'est bien exprimé dans le mythe d'Antigone. Sophocle, poète grec du cinquième siècle avant Jésus-Christ, en avait fait une magnifique pièce de théâtre, dont certains vers sont bien proches du Nouveau Testament. Antigone, répondant au tyran Créon qui la condamne à mort : « Je ne suis pas née pour haïr, mais pour aimer ». Les mots haïr et aimer étant exprimés en grec dans un sens très large.

Créon vient de lui reprocher : « Ainsi tu as osé passer outre à ma loi ? » Antigone : « Oui, car ce n'est pas Zeus qui l'avait proclamée ! Ce n'est pas la justice, assise aux côtés des dieux ; non, ce ne sont pas là les lois qu'ils ont jamais fixées aux hommes, et je ne pensais pas que tes défenses à toi fussent assez puissantes pour permettre à un homme de passer outre à d'autres lois, aux lois non écrites, inébranlables, des dieux. »

Cela ressemble fort à la réponse de l'apôtre Pierre au tribunal du grand-prêtre juif : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes (Actes des Apôtres).

A notre époque, tous ne croient pas aux Dieux ou en Dieu. Mais tous ont une certaine conscience, et chacun doit obéir à sa conscience, à condition qu'elle soit humaine, au sens moral du terme, et non inhumaine. Les terroristes, les nazis, ont une conscience déformée, inhumaine. Une conscience droite appelle parfois à désobéir à certaines lois humaines. Ce fut le cas en 1940-45 : des gens ont caché des Juifs qui étaient condamnés à la déportation. Des problèmes de même nature se posent aujourd'hui.

Ceci dit, pour ceux qui accueillent le message de Jésus, il n'y a qu'une seule loi divine : « Tu aimeras. »

Evangile selon Saint Matthieu (ch. 22, v.35) :

« Un légiste demanda à Jésus : Maître, quel est le grand commandement dans la loi ? Jésus lui déclara : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée. C'est là le premier commandement. Un second est aussi important : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. De ces deux commandements dépendent la Loi et les Prophètes. »

Trois remarques :

1-Il s'agit de l'autre quel qu'il soit, en fait proche ou lointain, de nationalité différente, de religion, d'athéisme, de situation... Jésus le montre par son exemple et par des paraboles : le bon Samaritain, la Samaritaine, la Cananéenne, Zachée le publicain de mauvaise réputation.

2-Il souligne la similitude entre l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Ce qui compte, c'est d'aimer, même si on ne connaît pas Dieu.

3-Toutes les autres lois morales sont des lois humaines, mais elles doivent exprimer cette première loi. C'est ainsi, me semble-t-il, ce que veut nous dire aujourd'hui l'expression adressée au peuple d'Israël : « De ces deux commandements dépendent la Loi et les Prophètes. »

Or l'Eglise apparaît à nos contemporains comme celle qui multiplie les obligations et surtout les interdictions, et elle les présente comme lois de Dieu. Alors qu'elles sont des lois humaines. Et elle s'oppose avec force à certaines lois que se donnent les hommes pour organiser leur vie en société, alors que bien des choses doivent évoluer pour progresser.

Au long des millénaires, l'humanité a accompli des progrès matériels immenses et innombrables et qui se multiplient à toute vitesse à notre époque. Elle a aussi accompli des progrès moraux comme, par exemple, la suppression de l'esclavage. Il y a toujours des personnes qui vivent en esclavage, mais c'est contre les lois. Il n'y a plus cette institution officiellement reconnue partout pendant un temps immémorial : la propriété des êtres humains, les marchés publics d'hommes, de femmes, d'enfants, la distinction très nette entre hommes libres et esclaves. C'était ainsi dans les mentalités, c'était impensable qu'il en soit autrement. Jésus et Saint Paul ont appris à leurs disciples à considérer les esclaves comme des frères, mais ils n'ont pas lutté contre l'esclavage. Ils étaient de leur époque : la suppression de l'esclavage était non-pensable. Dans le début des années 1000, les moines de Cluny achetaient des esclaves pour ensuite en faire des hommes libres. Un évêque leur a écrit pour leur reprocher de bouleverser ce qui avait toujours été vécu.

Autre chose : reconnaître qu'il n'y a qu'une race humaine, c'est récent. Et pas encore admis partout.

Une évolution actuelle : l'égalité entre hommes et femmes.

En tous ces domaines, si l'Eglise avait mieux travaillé à mettre en œuvre le message de Jésus, les choses auraient avancé plus vite. Elle a au moins travaillé à ce que les malades soient pris en charge et soignés. Et depuis les premiers siècles de son existence, elle proclame sans être entendue que l'ensemble des biens de la terre est destiné par Dieu à l'ensemble des hommes, et que les trop grandes richesses sont un vol.

Il y a toujours, à travers le monde, la prostitution, le commerce du corps humain, admise dans la mentalité générale, légalisée en certains pays. On l'affirme comme une nécessité comme la guerre : « Il y en a toujours eu, il y en aura toujours ».

Dans ce domaine du progrès moral, personnellement je rends grâce aux anticléricaux français de la fin du dix-neuvième siècle et du début du vingtième d'avoir proclamé la liberté de conscience, la démocratie, les droits de l'homme (déjà connus auparavant). L'Eglise, alors, les rejetait, les condamnait. Elle les reconnaît maintenant.

Mais l'Eglise désapprouve aujourd'hui des lois humaines qui me semblent des progrès :

- La contraception artificielle : le Pape Paul VI, prenant seul la décision de la condamner, alors qu'il avait formé une commission internationale de laïcs, hommes et femmes pour étudier cette question et où la parole, paraît-il, était très libre. Homme célibataire, il n'a pas tenu compte de la situation des femmes qui allaient mettre au monde des enfants dans de mauvaises conditions, ni de la surpopulation du monde. Bien des chrétiens suivent leur conscience en ne tenant pas compte de ses paroles, et d'autres quittent l'Eglise.

- L'avortement : pourquoi une condamnation absolue sans prendre en considération les problèmes que peuvent connaître les femmes enceintes ?

- Le mariage des homosexuels : le refuser c'est continuer le mépris dont une mentalité les entoure et qui les enferme dans leur condition alors qu'ils se montrent capables d'aimer.

Et maintenant en France se pose le problème de l'euthanasie. Je suis pour, à certaines conditions qu'une loi énoncera après consultations et discussions. Alors que notre Eglise risque de s'y opposer de manière absolue. J'exprime plus longuement ma pensée.

1- « Tu ne tueras pas » : ce n'est pas une loi absolue. Il y a même des circonstances où tuer devient pour certains un devoir : les personnes chargées de la protection des foules doivent au cours d'une tuerie tuer les tueurs. On a connu cela récemment. En 1944, des officiers allemands ont estimé en conscience qu'ils devaient tuer Hitler : c'était le seul moyen d'arrêter l'énorme massacre en cours. Il s'agit bien d'actes commis par amour des êtres humains.

2- Dans les cas de personnes atteintes de maladies ou victimes d'accidents, je me souviens d'une définition de la médecine lue autrefois :

« La médecine a deux buts :

-soigner et guérir si c'est possible.

-soulager la douleur, même si l'on sait que le remède risque d'entraîner la mort. »

J'adhère à cette définition. On a eu ces temps-ci le cas d'un époux qui a fait mourir son épouse qu'il aimait, la souffrance étant devenue intolérable. Est-il coupable ?

3- Des personnes en fin de vie, inconscientes, dans un état lamentable, ayant parfois demandé, quand elles étaient conscientes, qu'on ne les prolonge pas, pourquoi ne pas mettre fin à leur vie si elle n'est plus humainement digne ?

4- Je déteste les formules : « Dieu a appelé à lui... », « Il a plu à Dieu de rappeler à lui... ». Comme si la mort ne devait dépendre que de Dieu seul. Elle dépend de la nature, et en beaucoup de domaines, l'homme aide la nature. Pour la mort, il y a les soins palliatifs. Pourquoi pas aussi l'euthanasie ? Avec des conditions : on ne tue pas un être humain comme un animal. La décision par exemple doit être réfléchie et prise par plusieurs personnes pour agir d'une manière humainement digne.

Par contre, dans ma foi, je crois que je ne suis pas maître de ma vie : je la reçois de Dieu. Je ne me crois pas digne de rejeter par moi-même le don qu'il me fait, et qu'il me fait pour l'éternité. Je ne me crois pas digne de me donner à moi-même la mort.

Un autre point que je voudrais souligner : l'amour des ennemis. J'ai dit que le seul commandement divin, selon Jésus, est l'amour. Un mot galvaudé, mais il est difficile d'en trouver un autre. Dans la foi chrétienne, il a un sens très large : sentiment, passion, amitié, respect de l'autre quel qu'il soit, accueil, recherche de la paix, combat pour la justice... La politique, si décriée, est la plus vaste forme de l'amour, a-t-on dit avec raison. Et dans ce commandement, Jésus inclut : « Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous font du mal. » Et il insiste fortement.

Difficile à admettre, quand on pense aux souffrances, aux tortures, aux assassinats, aux tueries, aux camps de concentration. On est bien obligé de comprendre la haine. Il y a dans les psaumes de la Bible des prières de haine. Le psaume 137 par exemple. Jérusalem avait été

détruite par les Babyloniens, et une partie de la population déportée. Voici la fin de ce psaume qui annonce la vengeance :

*« Babylone, promise au rasage,
heureux qui te traitera
comme tu nous a traités !
Heureux qui saisira tes nourrissons
pour les broyer sur le roc. »*

J'accepte, dans ma prière du matin ou du soir, de prier avec ce genre de psaume, car je me mets en communion avec ceux qui ne peuvent pas vivre sans la haine au Cœur en raison de ce qu'ils ont subi ou qu'ils subissent encore.

Mais pour Jésus, c'est à dire pour Dieu, le Royaume de fraternité universelle est possible. Il est déjà là. Un autre monde est possible, autre que le monde de violence que l'on connaît trop depuis des millénaires. Alors, il faudra bien arriver à des réconciliations, pour le bonheur de tous. Les Eglises Chrétiennes ont raison de toujours proclamer ce message de Jésus : « Aimez vos ennemis. » Encore une fois, difficile à admettre.

Quand je lis cette loi divine, j'évoque en moi divers évènements :

1- Mon père, en septembre 1915, deux mois avant ses 20 ans, a passé une journée et une nuit couchée dans un trou d'obus, entre les deux fronts, une jambe blessée par un éclat d'obus. Il a vécu toute sa vie amputé d'une jambe.

Début septembre 1944, une colonne allemande en fuite, avec voitures, camions, canons, arrive dans notre village. Nous sommes partis dans les champs et les prés, nous éloignant du bourg la peur au ventre, sachant ce dont ils étaient capables. Ils ont occupé notre maison et sont partis rapidement en fin d'après-midi. Le lendemain matin, les Américains étaient là.

Les jours suivants, ceux-ci ont installé à 200m de chez nous un petit camp de prisonniers allemands. Etant horloger à son compte, mon père a obtenu de prendre chez nous, tous les après-midis, un jeune allemand également horloger, pour l'aider à réparer les montres et les horloges. Et chaque jour, ce jeune soldat avait droit à un bon casse-croûte. Mon père n'a jamais lu l'Evangile, mais il l'a vécu.

2- Dans les années 1966-1979, j'ai habité la cure Saint Pierre de Chalon et voici ce que des voisins m'ont raconté.

Le 5 septembre 1944, jour de la libération de Chalon, ces gens restaient cachés dans leur cave, au coin de la rue de Lyon et de la rue des Lancharres. Une mitrailleuse allemande était installée non loin de chez eux, près de la Saône. A un moment donné, ils ont entendu le jeune abbé Guimet (oncle du vicaire général actuel de notre diocèse), vicaire à la paroisse Saint Pierre et faisant partie d'un groupe de maquisards, crier à ses camarades : « Les gars, on est ici chez moi. On va entrer à la cure boire un coup. » Dans la journée, la ville étant libérée et les Chalonnais dans la rue, l'abbé Guimet a appris que dans la cour de la Mairie, des maquisards s'apprêtaient à fusiller des prisonniers allemands. L'abbé est intervenu et a réussi à empêcher le massacre.

L'amour des ennemis, ce n'était sûrement pas chez lui du sentiment. Et pourtant une réalité vécue.

3- J'ai eu plusieurs fois l'occasion de rencontrer Charles Antoine, prêtre du diocèse de Belfort (il est mort il y a quelques années). Il a consacré une partie de sa vie au service de l'Eglise du Brésil. Revenu en France, il a créé une petite revue : DIAL, des feuilles ronéotypées, qui reproduisait en Français des articles parus en Amérique Latine et présentant la réalité de ce que vivent les pauvres et les super-riches, les opprimés et les dirigeants, les chrétiens de base, les théologiens de la Libération.

Il y a au Brésil des petits paysans qui cultivent des parcelles de terre depuis des générations. Ils sont propriétaires sans avoir de papiers : cela n'existait pas dans les siècles passés. Il y a aussi d'immenses propriétés qui produisent pour l'exportation. Leurs propriétaires obtiennent des droits de propriété pour agrandir encore leurs terres. Ils paient des tueurs à gages pour en chasser les petits paysans. Cela va jusqu'à l'assassinat. Je ne sais si cela existe toujours, mais c'était vrai à la fin du vingtième siècle.

Un jour, Charles Antoine rencontre un de ces paysans qu'il connaissait. Les maisons de son hameau avaient toutes été incendiées. Cet homme dit à Charles : « Mon Père, il faut prier Dieu pour qu'il nous venge, parce que Lui seul peut le faire sans haine, sans violence. Pas nous ! »

4- Voici le texte émouvant publié par Antoine Leiris journaliste à France Bleue, qui a perdu sa femme dans les attentats du 13 novembre 2015 à Paris :

« Vous n'aurez pas ma haine

Vendredi soir vous avez volé la vie d'un être d'exception, l'amour de ma vie, la mère de mon fils mais vous n'aurez pas ma haine. Je ne sais pas qui vous êtes et je ne veux pas le savoir, vous êtes des âmes mortes. Si ce Dieu pour lequel vous tuez aveuglément nous a fait à son image, chaque balle dans le corps de ma femme aura été une blessure dans son cœur.

Alors non je ne vous ferai pas ce cadeau de vous haïr. Vous l'avez bien cherché pourtant mais répondre à la haine par la colère ce serait céder à la même ignorance qui a fait de vous ce que vous êtes. Vous voulez que j'aie peur, que je regarde mes concitoyens avec un œil méfiant, que je sacrifie ma liberté pour la sécurité. Perdu. Même joueur joue encore.

Je l'ai vue ce matin. Enfin, après des nuits et des jours d'attente. Elle était aussi belle que lorsqu'elle est partie ce vendredi soir, aussi belle que lorsque j'en suis tombé éperdument amoureux il y a plus de 12 ans. Bien sûr je suis dévasté par le chagrin, je vous concède cette petite victoire, mais elle sera de courte durée. Je sais qu'elle nous accompagnera chaque jour et que nous nous retrouverons dans ce paradis des âmes libres auquel vous n'aurez jamais accès.

Nous sommes deux, mon fils et moi, mais nous sommes plus forts que toutes les armées du monde. Je n'ai d'ailleurs pas plus de temps à vous consacrer, je dois rejoindre Melvil qui se réveille de sa sieste. Il a 17 mois à peine, il va manger son goûter comme tous les jours, puis nous allons jouer comme tous les jours et toute sa vie ce petit garçon vous fera l'affront d'être heureux et libre. Car non, vous n'aurez pas sa haine non plus. »

Il faut « tuer » les prêtres

C'est clair, ce titre n'a rien de théologique. Mais on trouve la même idée chez le théologien Joseph Moingt, exprimée par exemple dans le titre d'un paragraphe de son livre (Faire bouger l'Eglise catholique) : « L'institution sacerdotale, obstacle à la mission de l'Eglise aujourd'hui ».

Je veux dire par là qu'il faut supprimer la distinction entre prêtres et laïcs et redonner au mot prêtre son vrai sens. Il n'est pas l'homme du sacré, mais le responsable, le président d'une communauté chrétienne dont il fait partie.

Je vais citer des extraits d'un article de Michel Rondet, jésuite théologien, intitulé « L'Eglise que j'espère. »

« Nous sommes appelés à rompre avec une tradition cléricale qui n'a cessé de s'imposer depuis le cinquième siècle, mais qui n'est pas évangélique. Le Christ n'a pas confié l'avenir de sa communauté à une classe d'hommes qui en assumeraient seuls l'animation et les orientations ; or c'est ce qui s'est produit à travers l'instauration d'un clergé conçu sur le mode des cultes païens. C'est avec cette tradition qu'il faut rompre en rendant aux communautés chrétiennes la responsabilité de leur vie et de leur animation sous le contrôle du ministère apostolique des Evêques. »

Dans cette perspective, le prêtre est l'un (ou l'une) des membres de la communauté, choisi(e) par eux et proposé(e) à l'évêque pour être président(e). Il n'est pas l'homme du sacré, le lien entre Dieu et l'humanité, comme dans les religions.

Selon la foi chrétienne, seul Jésus est prêtre au sens d'homme du sacré. Lui seul fait le lien entre Dieu et l'humanité, puisqu'il a été reconnu comme Dieu après sa résurrection. Nous croyons qu'en lui Dieu s'est fait homme. Dieu n'est plus seulement le créateur, le tout puissant, il est aussi l'un de nous, soumis comme nous aux difficultés de la vie, aux tentations, aux oppositions. Et il s'associe tous ceux qui croient en lui. On dit que les chrétiens forment un « peuple sacerdotal ».

La situation que vivent notre Eglise et ses prêtres n'est pas évangélique et devient désastreuse.

-Les prêtres sont des hommes séparés du peuple, regardés comme bizarres. Le célibat obligatoire y est pour quelque chose.

-Le curé a la responsabilité d'une paroisse, il y a tout pouvoir, alors qu'il n'en fait pas partie, il vient d'ailleurs.

-Comme hommes du sacré, certains curés se montrent dominateurs, sur les personnes et les consciences. Que de gens par eux ont souffert d'une culpabilité malsaine, dont est responsable pour beaucoup la confession individuelle rendue obligatoire.

-Le nombre de prêtres diminue. Puisqu'on oublie que le peuple chrétien est sacerdotal, lorsqu'on n'a pas de prêtre à lui donner, la communauté chrétienne risque de disparaître.

C'est en ce sens d'homme du sacré, de fonctionnaire de la religion, qu'il faut « tuer » les prêtres.

Nous devrions revenir à ce que vivaient les chrétiens des premiers siècles après Jésus. En sachant que dans un monde nouveau il y a beaucoup à inventer. Des évêques, des théologiens, des groupes de chrétiens peuvent chercher. Quelles communautés peut-on former ?

Pour redonner aux laïcs, hommes et femmes, toutes les responsabilités qu'on a remises aux clercs. Ils forment un « peuple sacerdotal », un peuple de prêtres.

A l'heure actuelle, notre Eglise est en train de se recentrer sur le culte, les célébrations, les processions, la confession individuelle. L'essentiel, pour elle redevient la pratique religieuse. Or cette pratique a besoin d'un clergé, d'un ministère consacré, de prêtres, sans lesquels les laïcs ne peuvent pas trouver les moyens de donner un sens évangélique à leur vie ni d'organiser leurs communautés. Alors que tous les chrétiens forment un peuple de prêtres. Dans le Nouveau Testament, on ne parle jamais du sacerdoce des prêtres, et l'on cite deux fois celui des chrétiens (première épître de Pierre et Apocalypse).

Au vingtième siècle, l'Action Catholique et le Concile Vatican II nous faisaient comprendre que le rôle premier de l'Eglise n'était pas de former une religion, mais de transformer le monde pour le rendre fraternel et pour qu'il donne la priorité aux pauvres, aux souffrants, à ceux dont l'esprit est miné par le mal : ce que Jésus appelait le Royaume, qu'il nous a demandé d'annoncer à sa suite. Nous sommes en train de nous éloigner à la fois du Christ et du monde, qui ne nous comprend plus.

La chasteté, une vertu supérieure ?

Je ne comprends pas que les autorités de L'Eglise Catholique refusent avec fermeté l'ordination d'hommes mariés et de femmes.

Jésus a bien appelé comme Apôtres des hommes mariés ! Et l'on présente la chasteté comme une valeur supérieure, alors que pour moi, elle est un manque.

Je distingue sur ce point les prêtres et les religieux-religieuses.

Pour les prêtres, le célibat est lié à un ministère, un service d'Eglise. Pour ceux qui veulent être prêtres, c'est compris dans le contrat. Mais nous n'avons pas été formés ni préparés à la vie de célibataires. On en parlait peu au séminaire, où nous ne vivions d'ailleurs qu'entre hommes. Un certain nombre de collègues se sont mariés. Je ne comprends pas qu'on leur ait interdit de poursuivre leur ministère. Ils ont servi l'Eglise d'autres manières. Personnellement, je ne crains pas de dire que la présence d'une épouse m'a manqué. Trop de prêtres ont vécu dans une solitude qui les coupait de la vie ordinaire. Et l'un de mes collègues, très âgé, répète souvent son regret de n'avoir ni enfant ni petits-enfants. Beaucoup ont souffert d'une solitude qu'ils n'avaient pas vraiment choisie.

Un comble : eux qui vivent dans une solitude affective sont chargés de conseiller les couples qui se préparent au mariage. Heureusement que des progrès ont été accomplis par la création des Centres de Préparation au Mariage (CPM) organisés par des laïcs.

Pour les religieux et les religieuses, c'est différent. Ils font trois vœux : pauvreté, chasteté, obéissance. Ils choisissent cette vie librement et s'y préparent. Ils font partie d'un institut, d'une communauté et ils sont animés d'un fort amour pour Dieu auquel ils se donnent.

La chasteté n'est pas une vertu chrétienne supérieure. Elle est un manque. Ce manque est un signe, un appel lancé à tous les chrétiens. Elle leur dit : « Attention ! Il n'y a pas que l'amour du couple et de la famille. Il peut y avoir des couples, des familles, fermés sur eux-mêmes dans leur égoïsme. Dieu nous appelle à un amour ouvert aux autres. » De plus, le vœu de chasteté des religieux(es) les rend solidaires des célibataires par force, par la force des événements. Pour dire : « on peut être vraiment un être humain même si on n'est pas en couple. »

La pauvreté n'est pas un bien. Elle est un manque, ce manque est lui aussi un appel lancé à tous les chrétiens. « Attention, la possession des biens matériels n'est pas le tout, le but de la vie. Il y a d'autres valeurs à chercher. » Et le vœu de pauvreté rend les religieux(es) solidaires des pauvres de la terre.

L'obéissance est nécessaire dans une société : il faut bien obéir à des lois si l'on veut vivre ensemble. Mais c'est la liberté qui est bien. On se bat, on lutte, on risque la mort pour que chacun puisse vivre libre, disposer de lui-même. Là encore le vœu d'obéissance des religieux (-es) est un appel lancé à tous les chrétiens. « Attention ! La liberté n'est pas le accomplis but de la vie. C'est l'amour des autres, la fraternité universelle à construire qui est le but que Jésus nous propose. »

Et le fait de ne pas pouvoir disposer totalement de leur vie personnelle les rend solidaires des esclaves (cela existe Pour les religieux et les religieuses, c'est différent. Ils font encore), des peuples soumis à des tyrans, des handicapés.

Une question : dans la plupart des ordres religieux, les vœux sont perpétuels. Cela pouvait se comprendre dans un temps où la vie humaine était bien plus courte qu'aujourd'hui. Mais nous vivons à une autre époque où la vie est bien plus longue et où les conditions de vie évoluent avec rapidité. De plus, parmi les nombreuses congrégations, certaines, comme par exemple Les Légionnaires du Christ, forment de véritables sectes : leurs membres vivent une vie très dure, inhumaine, certains voudraient en sortir, mais ils se sentent liés par des vœux perpétuels.

Les vœux ne devraient-ils pas être temporaires, renouvelables pour ceux qui le désirent ?

Si l'on n'évolue pas, les communautés religieuses, qui recrutent peu de jeunes, risquent de disparaître, alors qu'elles tiennent une place importante. Bien des gens croyants et incroyants, aiment passer quelques jours de leur vie dans des chrétiens. « Attention la possession des biens matériels n'est abbayes.

Je ne sais pas si les religieux (-es) pensent ainsi. Mais c'est ainsi que moi je vois les choses. On est loin du célibat imposé aux prêtres pour leur ministère. Et comme les religieux (ses) cela ne les rend pas meilleurs chrétiens que les laïcs.

Le plus gros péché du monde : la haine ou le sexe ?

Pourquoi cette question ? Parce que si, pour Jésus, l'amour du prochain est LE commandement, le but de son enseignement, le moyen et le but de son Royaume, il est clair que la haine est le péché par excellence.

Or dans l'Eglise Catholique, presque tout dans la sexualité est péché, et c'est la chasteté qui semble la perfection. Il y a très loin entre ce que la loi que l'Eglise proclame en ce domaine et ce que vivent de nombreux croyants, très attachés à leur foi, sans mauvaise conscience. Ou alors ils vivent une culpabilité malsaine.

La sexualité est une force universelle et absolue chez les êtres vivants : végétaux, animaux, êtres humains. C'est par elle que les espèces se multiplient et se perpétuent. Chez les êtres humains, elle est liée à la pensée, à la volonté, au sentiment. Mais elle reste bien une force universelle qui s'exprime mentalement et biologiquement, pour la très grande majorité par des actes, et même de manière involontaire chez ceux qui gardent la chasteté.

Or pour les chrétiens, selon la loi de l'Eglise, le seul acte valable est celui accompli par un époux et une épouse mariés religieusement. Et encore, à condition d'accepter des enfants et de ne prendre qu'une position. Je ne sais plus qui a dit, je cite de mémoire, « Quand donc les Evêques cesseront-ils de jeter continuellement un œil sur ce qui se passe dans nos alcôves ? ». Tout le reste est péché grave : contraception, préservatif, acte hors mariage, etc. L'Eglise apparaît comme celle qui ne cesse pas de proclamer des interdits. On est loin Un élément très important : le plaisir. Il est souvent le de l'Evangile.

Des époux qui lors de leur mariage annoncent qu'ils n'auront pas d'enfants, on dit que leur mariage est nul, non valable. Or d'une part l'Eglise reconnaît bien le mariage de ceux et celles qui ont plus de soixante ans. Et d'autre part, si la raison en est qu'un mariage chrétien doit être fécond, il existe d'autres fécondités que donner la vie : se consacrer entièrement au service d'une œuvre utile à l'humanité par exemple.

La distinction à faire me semble-t-il, est entre humain et inhumain, au sens moral.

Il y a une sexualité humaine, qui se vit selon plusieurs degrés : le plus haut est l'idéal d'un amour profond, passionné, vécu toute la vie. Mais nous devons admettre que l'idéal ne peut pas être atteint par tous, qu'on peut connaître des échecs dont sont responsables l'un ou les époux, ou des séparations prolongées dues à des professions, ou à évènements du monde : je pense aux prisonniers de guerre la deuxième guerre mondiale par exemple. Nous connaissons des couples de remariés, de non mariés, qui vivent une vie de famille bien unie, même s'il y a des hauts et des bas. Sont-ils fait pécheurs publics ?

Les différents degrés vont jusqu'à la masturbation. Le Catéchisme de l'Eglise la considère comme péché mortel : est-ce juste ? Quel mal est commis ?

Il y a une sexualité inhumaine : le viol, la prostitution (souvent esclavage), la pédophilie, l'excision, les violences au sein des couples, etc. Au cours de toutes les guerres, les femmes jeunes ou âgées subissent des viols collectifs.

Un élément très important : le plaisir. Il est souvent le premier but de l'acte sexuel, bien loin devant le désir de l'enfant. Il compte beaucoup dans la vie de nombreux humains. J'ai connu des époux très âgés et toujours amoureux, qui en gardaient un souvenir merveilleux.

Bien sûr, il y a des folies, des déviations, des dévergondages indignes de l'être humain. Comme dans existe d'autres fécondités que donner la vie : se consacrer d'autres domaines, l'alcool par exemple, ou l'argent recherché par tous les moyens et dépensé à flots. Mais pour bien des couples qui vivent une vie apaisée, même avec quelques affrontements, le plaisir est un don, un don de Dieu pour des croyants.

Je ne comprends pas que l'Eglise se soit montrée si méfiante vis à vis de la sexualité qui, encore une fois, compte énormément dans la vie. Elle n'est pas la seule d'ailleurs. Au des long des millénaires, des civilisations ont connu des déviations. Il reste qu'à notre époque l'Eglise est connue pour ses interdictions. Parmi les religions, l'Eglise catholique est celle qui a le plus culpabilisé les gens dans ce domaine. Un moyen idéal pour avoir une mainmise sur les consciences. En fait, à notre époque, peu nombreux sont ceux qui suivent exactement toutes ces lois dites évangéliques. Beaucoup de chrétiens même convaincus n'en tiennent pas compte.

Alors que des fautes contre la justice, la paix, la fraternité sont autrement plus importantes, des fautes qui aboutissent à des tueries effrayantes !

Jésus et les femmes : un scandale ?

La différence entre la place donnée aux femmes dans l'Eglise Catholique aujourd'hui et l'attitude de Jésus vis-à-vis d'elles : un comble !

Dans l'Eglise elles sont très présentes, c'est vrai, plus que les hommes, et très actives. Il faut reconnaître qu'à notre époque, on leur confie beaucoup plus de missions qu'autrefois. Mais au moment où dans la société civile, des femmes exercent les plus hautes responsabilités, dans l'Eglise Catholique, elles ne peuvent pas y accéder. On a parfois des mesquineries : des femmes, en certains lieux, ne peuvent pas donner la communion, ni prendre la parole. Présider l'Eucharistie est pour elles un interdit absolu.

Je n'ai pas consulté tous les Dictionnaires de Théologie, mais j'y ai vu souvent un article sur la femme, un autre sur l'homme au sens d'être humain, mais aucun sur l'homme au sens de masculin. La femme est toujours considérée dans l'Eglise comme un cas spécial.

Dans l'antiquité, comme sans doute dans une grande majorité des différents peuples du monde, la femme était un être de seconde zone, consacrée au service et au plaisir de l'homme.

Dans la fameuse démocratie d'Athènes, célébrée comme nécessaire, c'est bien Marie qui a choisi la meilleure part ; elle un modèle, la femme n'avait aucun pouvoir.

Chez les Juifs, au temps de Jésus et jusqu'au vingtième siècle, elles ne pouvaient pas lire les textes religieux.

Dans les années 1970, il m'est arrivé, introduit et guidé par un ami, de participer à des célébrations à la synagogue Chalon. Or, s'il n'y avait pas 10 hommes, la célébration n'avait pas lieu, même s'il y avait 50 femmes.

Au début des années 1980, une amie juive m'a téléphoné m'annonçant la mort de son père âgé. Elle me demandait de venir assister à la célébration de funérailles à la synagogue. « Nous sommes des rapatriés d'Algérie. Mon père, ouvrier, était peu connu à Chalon. S'il n'y a pas 10 hommes, il n'y aura pas de célébration. »

Des progrès ont été accomplis chez les Juifs : il y a des femmes Rabbins.

Il est difficile d'imaginer le bouleversement qu'a apporté Jésus par ses attitudes envers les femmes, d'après ce que nous

D'abord, Jésus avait un certain nombre de disciples. Un évangile cite le nombre de 72. Et parmi eux, il y avait des femmes. On en cite plusieurs : Marie de Magdala, Jeanne, femme de Chouza intendant d'Hérode, Suzanne. Il était inimaginable que des femmes fassent partie d'un groupe de réflexion parmi les juifs.

Il y a l'histoire de Marthe et Marie. Marthe prépare le repas et Marie est assise aux pieds de Jésus pour l'écouter. Marthe voudrait que Jésus invite Marie à venir l'aider. Et c'est elle, Marthe qui se fait rabrouer : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et t'agites pour bien peu de choses. Une seule est nécessaire, c'est bien Marie qui a choisi la meilleure part ; elle ne lui sera pas enlevée. » Etre assise aux pieds du Maître et écouter sa parole, son message, son évangile, c'est être son disciple. Jésus accueille cette femme comme disciple. Pour lui, le rôle des femmes n'est pas cantonné à la cuisine et aux par un ami, de participer à des célébrations à la synagogue de casseroles. Ce texte est très nettement féministe.

Il y a aussi en Jean ch. 4, l'entretien avec la Samaritaine. Jésus dialoguant longuement en plein midi avec une femme, de plus Samaritaine (les Juifs détestaient les Samaritains), une femme divorcée cinq fois et vivant avec un sixième homme : trois motifs de scandale. Ce long dialogue, que la femme mène autant que Jésus, est inventé, certes. Mais il exprime le souvenir que Jésus a laissé : un homme qui bouleversait mentalités sur les points importants de la vie, les inégalités entre hommes et femmes par exemple.

D'ailleurs, l'Evangile de Saint Luc écrit une autre page nettement féministe pour raconter un événement d'avant la naissance de Jésus : il s'agit de la visite de Marie, enceinte de Jésus, à sa cousine Elisabeth, enceinte de Jean Baptiste. On ne voit dans ce texte que ces deux femmes, et elles seules ont la parole, pour annoncer ce qu'on appelle le mystère de l'Incarnation : Jésus est Dieu fait homme. Quelques trente ans plus tard, ce seront encore des femmes qui annonceront la résurrection de Jésus aux Apôtres.

Ainsi, ce sont des femmes qui les premières annoncent les grands mystères de la foi chrétienne : Dieu qui vient dans notre monde en Jésus, et Jésus toujours vivant après sa mort. L'Evangile bouscule la mentalité de la religion catholique.

Jésus n'est pas allé jusqu'à nommer des femmes Apôtres. Mais il faisait avancer les choses de manière imprévisible, et il annonçait qu'après lui, on ferait des choses plus grandes encore.

Et dans les premières communautés chrétiennes, elles avaient leurs places, parfois importantes, contrairement à ce qui se vivait dans la société. Paul et Luc en nommèrent plusieurs, telle Lydie à Philippes.

Pour Jésus, il y avait égalité entre hommes et femmes.

La mentalité générale a bien vite repris le dessus. Dans les épîtres de Saint Paul, (des phrases peut être écrites par des copistes) on demande aux femmes de se taire dans les assemblées, de porter le voile et d'être soumises à leur mari.

Notre Eglise reviendra-t-elle à l'Evangile ?

Les dogmes : qu'est —ce qui doit être le plus important pour un chrétien ?

Voilà un point vraiment étonnant : ce qui compte le plus pour l'Eglise devenue religion est exactement le contraire de ce qui compte pour Jésus.

Ce qui compte pour Jésus, c'est ce que l'on fait, l'agir, le faire, la pratique (en grec : la praxis). Que l'on agisse selon le message qu'il annonce, message d'amour universel : « Il ne suffit pas de dire : Seigneur, Seigneur, pour entrer dans le Royaume de Dieu, il faut faire la volonté de mon Père. » La volonté de Dieu, c'est de s'aimer les uns les autres. Il ne suffit pas d'écouter les paroles de Jésus, il faut les mettre en pratique pour bien construire sa vie. Sa véritable famille, ce sont ceux qui font ce qu'il dit. La parabole du jugement dernier : « J'avais faim, et vous m'avez donné à manger... » Ce qui compte à ses yeux, ce sont les services rendus aux autres, en particulier aux pauvres. Quand l'Eglise parle des pratiquants, elle désigne ceux qui vont à la messe. Jésus parle souvent de pratique, il s'agit de la pratique de l'amour du prochain, de l'action.

Or, au cours de son histoire, l'Eglise a plus insisté sur le dire que sur le faire. Ce qui compte pour elle, ce sont les formules de la foi ; il faut employer les bonnes formules, les formules exactes définies par les autorités, les dogmes du catéchisme auxquels il ne faut rien changer. Pour Jésus, ce n'est pas l'orthodoxie (la pensée droite) qui compte, c'est l'orthopraxie (l'action droite), correspondant à ce que Dieu attend de nous. Si on refuse les dogmes, on est hérétique, rejeté de l'Eglise. Il fut un temps où les hérétiques étaient brûlés sur un bûcher. Suprême trahison de l'Eglise par rapport à ce que Jésus disait.

L'Eglise a prétendu fixer les idées sur la foi en des formules absolument sûres. Or c'est méconnaître deux choses :

1-Nous ne pouvons parler de Dieu qu'avec des mots humains qui ne correspondent jamais exactement au monde divin. En voici quelques exemples :

-Même le mot Père que Jésus emploie est incomplet : Dieu est Père et Mère, et il ne l'est pas de manière humaine, mais en étant créateur, il nous donne d'exister à chaque seconde. Ce que Jésus veut nous dire c'est que Dieu est affectueux pour chacun d'entre nous.

-Il est essentiel pour les chrétiens de croire que Jésus soit à la fois homme et Dieu. Par ses attitudes, il nous fait connaître comment est Dieu : un Dieu humain, proche de nous, à l'opposé de ce qu'imaginent les multiples religions. Mais comment l'exprimer avec nos mots ? L'Evangile nous le dit par des récits de miracles, par des paraboles.

-La foi chrétienne est partie de la foi des disciples en la résurrection de Jésus : « Dieu l'a fait Christ et Seigneur (=Dieu) celui que vous avez crucifié. » Là encore, comment l'exprimer avec nos mots humains ? Les premiers disciples nous le disent en racontant des histoires de rencontres. Ils n'avaient pas d'autre langage que ce langage imagé. Ils n'étaient pas des intellectuels. Jésus lui-même ne parlait de Dieu aux foules qu'en paraboles et lui aussi était approximatif. Mais, à lire et à relire, rien n'est plus beau que l'Evangile. Bien plus beau que les dogmes.

-Il y a en particulier deux dogmes proclamés au dixneuvième et au vingtième siècle qui viennent d'anciennes traditions, mais que le Nouveau Testament ne connaît pas. Ils concernent Marie : l'Assomption fêtée le 15 août (fête chômée en France), et l'Immaculée Conception, le 8 décembre. Les chrétiens ne savent souvent pas leur signification. - L'Assomption : « Marie est montée au ciel dans son corps ». Que signifient les mots : montée, ciel, corps ?

Et ces dogmes sont bien loin des préoccupations des gens.

2-On méconnaît aussi qu'au long des siècles les mots changent de sens. Ils prennent parfois un sens opposé. Exemples :

La Fontaine :

« *La raison du plus fort est toujours la meilleure Nous l'allons montrer tout à l'heure »*
Traduction : je vais vous le montrer maintenant.

Molière :

« *Hors d'ici tout à l'heure.* »

Traduction : Dehors tout de suite.

Bien des chrétiens attachés à leur foi et qui trouvent là un sens, une force, un engagement pour leur vie, sont déconcertés par des affirmations d'un autre siècle.

Bien des gens se sont éloignés de l'Eglise à cause de cette expression dogmatique de la foi, une expression qui ne rejoint pas leur vie ni la vie du monde.

Notre Eglise a beaucoup à faire pour exprimer en langage de notre époque la Bonne Nouvelle, l'Evangile de Jésus.

Le Royaume de Dieu annoncé par Jésus, est-ce le Vatican ?

La Réponse est évidemment non. Mais la question a le mérite de mettre en pleine lumière cette distance énorme entre le message de Jésus et ce que nous voyons vivre dans la haute hiérarchie de l'Eglise qui prétend annoncer ce message.

Cette distance fait souffrir des chrétiens profondément attachés au Christ, au point qu'ils quittent l'Eglise, parfois écoeurés. Elle est connue des incroyants qui nous disent : « Comment pouvez-vous rester dans cette Eglise-là ? ».

Certes les réformes rapides et sérieuses du Pape François réjouissent les uns et les autres et apportent un souffle frais. Mais il y a tant à faire pour bousculer l'Eglise Catholique prisonnière de ses rites séculaires et qui aime y revenir.

Je ne comprends pas que le Pape soit le chef, le directeur de l'Eglise universelle. Qu'il soit l'arbitre entre les Eglises des différents continents, des différentes cultures, d'accord. Et qu'il soit un lien d'unité entre les Evêques du monde entier, lui qui est d'abord Evêque de Rome. Mais pourquoi ce contrôle tatillon opéré par les différents services du Vatican sur ce qui se passe dans tous les diocèses du monde ?

Je ne comprends pas qu'un homme prenne seul des décisions pour tous. Par exemple, l'interdiction de la contraception artificielle prise par Paul VI seul, en dehors de la commission de laïcs qu'il avait créée pour cela, a causé une déchirure profonde chez les chrétiens. Pas toujours visible, mais discrète, secrète.

Je n'ai jamais admis la méfiance du Vatican, pratiquement une condamnation, vis à vis de la théologie de la Libération née en Amérique Latine. Le Vatican annonçait alors la Bonne Nouvelle aux riches. Il soutenait les dictatures.

Pourquoi le siège central de l'Eglise Catholique est-il un Etat, échangeant des ambassadeurs avec presque tous les Etats du monde ? Il a été pendant des siècles un pays d'une certaine superficie. Même s'il est minuscule aujourd'hui, il a son importance. Par lui, l'Eglise est-elle devenue un Royaume de ce monde ?

Pourquoi une armée, même si elle n'est que de parade ? Des soldats suisses présentant les armes aux autorités religieuses et civiles.

Un Etat pas tout à fait comme les autres. Créé par un accord entre l'Eglise et le gouvernement de Mussolini, il possède à Rome et dans l'Etat Italien des immeubles de rapports dispensés des impôts fonciers parce que considérés comme biens d'Eglise.

Sa banque n'était soumise à aucun contrôle. Passaient par elle des sommes de la Mafia et de la drogue. Dans les années 2005, l'ONU était sur le point d'attaquer le Vatican en justice. Il y eut des scandales financiers.

En outre, il y a le secret du Vatican. Pour les plus hautes autorités de l'Eglise, y compris des Cardinaux de la Curie et des Papes, il est essentiel de toujours défendre l'honneur de l'Eglise, même en dissimulant des fautes graves, même par le mensonge. Ce fut le cas en particulier, jusqu'à une période toute récente, pour les actes de pédophilie commis par des hommes

d'Église. Jean Paul II n'a jamais voulu révéler la vie dissolue du fondateur des Légionnaires du Christ².

Le Pape François s'est occupé de ce désordre dès les premiers jours de son pontificat. On est loin de l'Évangile.

Je vais, maintenant citer, avec sa permission, un prêtre qui a exercé des responsabilités dans le diocèse d'Autun : Fernand Michel. Voici ce qu'il disait à ses paroissiens à la fin d'une homélie :

« J'aimerais vous dire certaines souffrances :

Ce que j'appellerais une dérive autoritaire. À tous les niveaux de l'Église, du sommet qui est à Rome à la base dans nos paroisses, car on fait exister l'Église comme si c'était une pyramide... À tous les niveaux, ils sont de plus en plus nombreux, ceux qui détiennent l'autorité, à se comporter en chefs qui n'ont pas besoin des conseils, des avis et de ce que pensent et vivent les fidèles qui sont sous leur autorité.

Dernièrement un prêtre, jeune, curé dans les environs, me disait : « Dans un bateau, il faut un chef, et que l'équipage obéisse. »

Certes il faut un chef, et que l'équipage obéisse. Mais je pense que ça va beaucoup mieux quand l'équipage peut donner son avis, faire part de ses idées et de son expérience, et participer à la décision de la direction à prendre. De cette manière, l'énergie que l'équipage mettra en œuvre sera certainement plus grande que si on ne le considère que bon à exécuter des ordres.

Mais en répondant cela je ne disais pas encore exactement ma pensée, car je me situais encore dans la logique de mon interlocuteur qui pense que la manière d'être curé et d'exercer toute autorité dans l'Église est d'être chef. Ce n'est pas ce que je pense et que j'ai essayé d'être avec vous : plutôt que d'être chef, le curé, pour moi, est celui qui prend soin en accompagnant.

D'ailleurs à l'origine de l'Église il y avait un adage qui disait que ce qui concerne tout le monde doit être décidé par tout le monde. Et dernièrement dans un éditorial du Pèlerin , qui n'est pas une publication gauchiste, on pouvait lire : « Avoir voix au chapitre est sans doute le premier droit de l'homme. »

Comme ce serait mieux si c'était le cas dans l'Église !

Enfin j'aimerais encore vous dire un autre aspect qui me fait souffrir dans l'Église : ce sont les manifestations de faste, de luxe, de décorum dans lesquelles semblent se complaire les grands cérémoniaires d'aujourd'hui qui retournent chercher tout ce qu'on faisait dans ce genre avant le Concile Vatican II, et qui ressemble si peu à Jésus sur les chemins de Palestine, ou lavant les pieds de ses disciples , ou leur partageant le pain de son corps , ou le vendredi-saint sous le manteau de pourpre, ou dépouillé de ses vêtements sur la croix. Je sais bien qu'il est ressuscité glorieux, mais Marie-Madeleine, la première qui l'a vu au matin de Pâques, le prenait pour le jardinier... Il n'avait pas encore revêtu les ornements de l'empereur Constantin ! »

J'ajoute à ce que dit mon collègue que je ne comprends pas cette particularité des vêtements dans la vie ordinaire des clercs et dans les célébrations. Les cardinaux sont des princes habillés comme au temps de la chrétienté. Ils se revêtent de vêtements luxueux et se

² Congrégation religieuse traditionaliste fondée en 1941

parent de bijoux. Dans les célébrations liturgiques, il est normal que les présidents soient distingués, par l'aube et l'étole par exemple. Mais pourquoi ces parures chatoyantes des chasubles et ces mitres sur la tête ? Les images vues à la télévision font rire les incroyants. Ils trouvent cela ridicule et cela ne sert pas l'annonce de l'Évangile, loin de là. Et pourquoi ces titres antiques et solennels de Monseigneur, d'Excellence ?

Je souhaite que notre Église revienne à la simplicité qui était celle de Jésus et qu'il recommandait à ses disciples. Une simplicité qui est celle du Dieu auquel nous sommes tous attachés.

Sauver les hommes, est-ce les envoyer au Paradis ?

Pendant des siècles, l'Eglise a fait croire d'une part que le salut était une affaire individuelle entre Dieu et chacun d'entre nous, d'autre part que ce salut se situait après la mort. Il fallait sauver son âme. On a même fait croire que nous étions d'avance condamnés, et qu'il fallait être baptisé pour aller au ciel. On baptisait les enfants très vite après leur naissance. Même avec la diminution du christianisme dans nos pays, il n'est pas sûr que cette idée soit totalement effacée de l'esprit des gens.

Et l'on n'était sauvé que si l'on suivait tout un ensemble de règles morales et de rites, Bien des esprits ont été traumatisés par le péché et la peur de l'enfer. On a considéré des sacrements comme des moyens de salut : celui de pénitence et celui des malades, dont on avait fait le sacrement des mourants : l'Extrême-Onction.

Il y a là une faute séculaire de l'Eglise ; elle était en contradiction avec l'Evangile. On était loin de la Bonne Nouvelle. Le salut que Jésus annonce et accomplit, est d'abord pour cette vie sur terre aujourd'hui, et il est collectif. Jésus se présente comme « envoyé pour annoncer une bonne nouvelle aux pauvres (ils ne seront plus des exclus), pour libérer les prisonniers, rendre la vue aux aveugles, libérer les opprimés. » Les textes nous le montrent souvent auprès des

malades. Et quand on le demande pour un malade, il laisse les gens qui l'écoutent et il va où on l'appelle. Il était sans doute un guérisseur comme il y en avait à l'époque, et on peut ne pas croire aux miracles. Mais les multiples récits de guérisons miraculeuses, rédigés en un langage symbolique, rendent compte du souvenir qu'il avait laissé chez ceux qui avaient entendu parler de lui et étaient devenus chrétiens. Jésus était pour eux un envoyé, un représentant de Dieu, Dieu lui-même, puisqu'ils croyaient en sa résurrection : « Dieu l'a fait Christ et Seigneur celui que vous avez crucifié », écrit en deux fois le nouveau testament. C'était pour eux signe que Dieu lui-même souhaitait le salut, la guérison des malades. « Va, ta foi t'a sauvé », disait Jésus après une guérison.

Des malades quels qu'ils soient : Juifs, Samaritains (des hérétiques qu'on détestait), païens, Romains occupant la Palestine, lépreux exclus de la société... En les guérissant, il les réintérait dans la société. Le salut était collectif. Aujourd'hui toutes nos actions qui vont dans le sens des soins apportés aux malades, correspondent à ce que Dieu veut et attend de nous.

De plus Jésus parlait beaucoup : à la foule toujours en paraboles, en racontant des histoires ; parfois toutes simples, ou bien surprenantes, déconcertantes, voire scandaleuses. Il annonçait le Royaume de justice et de paix, de fraternité pour l'humanité entière. C'est cela aussi le salut du monde, déjà présent et toujours à construire. En langage actuel, il s'agit d'humaniser le monde, le rendre moins inhumain, plus humain.

Deux phrases de l'Evangile le résumant : « Vous n'avez qu'un seul Père et vous êtes tous frères. Aimez-vous les uns les autres. »

De Saint Paul : « Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous vous n'êtes qu'un en Jésus-Christ.

Paul parle des réunions de chrétiens dans différentes villes, 20-30 ans après Jésus. Que des gens si différents se réunissent, c'était une révolution. Il ne veut pas dire qu'il n'y a pas de différence entre l'homme et la femme, entre l'esclave et l'homme libre. Il veut dire qu'entre les

disciples du Christ, il y a égalité. C'était une révolution pour la société civile. C'est ce qui devrait se vivre dans l'humanité entière.

Que les chrétiens du premier siècle s'appellent frères, ce fut incompréhensible par les gens de l'Empire Romain. On parla même d'obscurité.

Quand l'Eglise parle de réconciliation, elle en fait un sacrement individuel entre Dieu et chaque personne, par la confession et le pardon des péchés. Or Paul écrit beaucoup sur la réconciliation. Mais pour lui, il s'agit d'unir des chrétiens venus du judaïsme et ceux venus du paganisme : des personnes de différents peuples et religions. Traduisons pour notre temps : « Il n'y a plus ni Occidentaux ni Africains, ni Israélites, ni Palestiniens, ni Syriens, ni Iraquiens ni Européens, ni Arabes, Chrétiens, Hindous, Athées... » Non pas que les différences doivent s'effacer, mais parce que les peuples et les mentalités doivent se réconcilier. Un travail immense, qui devrait être la première tâche de l'Eglise, avant les célébrations. Ou plutôt les célébrations doivent nous nourrir pour travailler à cela. Sauver le monde, c'est le réconcilier et l'humaniser.

L'Eglise ne peut pas agir seule. Elle a besoin de collaborer avec tous les hommes de bonne volonté, animés par l'Esprit Saint même s'ils ne le savent pas. Voici ce qu'écrit Joseph Moingt, théologien, dans son livre « Dieu qui vient à l'homme ».

« Quand l'Eglise se propose de coopérer avec le genre humain pour sauver l'homme et la société, il ne s'agit pas de la fin éternelle et surnaturelle qui, par définition, excède les attributions dudit genre humain ; cependant, si elle s'y sent obligée, c'est en vertu de sa mission divine et parce que le salut ne se divise pas : Dieu veut la réussite de sa création telle qu'il l'a faite et selon ses fins propres, il veut le bonheur naturel et temporel de sa créature pour la conduire à la béatitude éternelle, et il la confie à son Eglise en vue de sa sauvegarde totale, sur tous les plans. Enfin, s'il doit y avoir collaboration, c'est que l'Eglise ne se sent pas capable d'assumer cette charge à elle seule et appelle à l'aide tous les hommes de bonne volonté : elle a besoin d'eux pour remplir dans sa totalité la mission qui lui incombe. Elle se positionne ainsi dans une catholicité ouverte sur le dehors, qui l'oblige à partir travailler bien au-delà de ses frontières, à des fins qui ne sont pas ordonnées à son bien institutionnel propre : elle est envoyée au monde et à son service. »

Par contre, sauver le monde par-delà la mort, en l'envoyant au Paradis, c'est l'affaire de Dieu. Et là, Jésus nous l'a montré par sa condamnation, sa mort sur la croix et sa résurrection. Dieu est tellement amoureux de nous que nous n'avons rien à craindre.

Comment lire et comprendre l'Evangile aujourd'hui ?

Je garde toujours dans mes papiers une phrase de Georges Bernanos³ qui m'a frappé : « Etre devenu la bête noire des hommes libres et des pauvres avec un programme comme celui de l'Evangile, convenez qu'il y a de quoi faire rigoler. »

« La bête noire » : nous les chrétiens, dont Bernanos fait partie avec une grande foi.

« Les hommes libres » : ceux qui luttent pour la liberté, la démocratie, la liberté de conscience, les droits de l'homme...

« Les pauvres » : en particulier les ouvriers de l'industrialisation qui travaillaient et vivaient dans des conditions inhumaines.

Les uns et les autres étaient anticléricaux. Avec raison, parce que l'Eglise n'approuvait pas leur combat pour la liberté et la justice. Bernanos connaissait l'Evangile, et il était étonné, surpris, scandalisé de cette distance qu'il y avait d'une part entre le monde des libres et des pauvres, et l'Evangile d'autre part. Car Jésus par sa parole et son comportement nous fait découvrir un Dieu qui veut l'homme libre, même vis-à-vis de lui, Dieu ; et un Dieu qui est proche des pauvres et de ceux qui souffrent. Et cette distance vient de l'Eglise qui ne sait pas faire connaître vraiment l'Evangile au monde. Et qui même parfois le trahit : je pense aux Canuts de Lyon, ces tisserands qui pour un salaire de misère fabriquaient des vêtements liturgiques luxueux pour les évêques et les prêtres. Soi-disant pour l'honneur de Dieu. Que Jésus soit habillé comme un prince par des miséreux, c'est vraiment l'Evangile renversé.

A notre époque, l'incompréhension et le refus de l'Evangile sont plus étendus qu'il y a 50 ou 150 ans. Les gens sont devenus plus rationnels. Ils n'admettent pas ce qui contredit la raison. Or ils entendent dans l'Evangile des récits d'une multitude de miracles. Jésus guérit par sa seule parole des malades, il fait voir des aveugles, entendre des sourds, revivre des morts. Il multiplie les pains, change l'eau en vin, etc.

On rejette ces histoires. Et ceci dès l'enfance. Deux exemples :

- Un enfant va au catéchisme. Il revient en disant : « Je ne vais plus au caté. Jésus qui marche sur l'eau, ça n'existe pas. Je ne veux plus entendre ce genre d'histoires. »
- Un autre exemple. Les enfants d'aujourd'hui sont instruits, avec raison, des mystères de la sexualité et de la venue au monde des bébés. Qu'un homme soit né d'une femme vierge, sans acte sexuel : inadmissible !

L'Evangile est-il un tissu d'histoires invraisemblables ? Bien des gens pensent des chrétiens : « Ils croient encore à des histoires pareilles ? »

Et pourtant, depuis une vingtaine de siècles et toujours aujourd'hui, pour des millions de personnes, l'Evangile est une richesse de vie, une joie, une espérance dans les épreuves, un appel à une vie meilleure pour soi et pour le monde, une force morale quand on se sent méprisable, quand on a commis des fautes impardonnables : savoir qu'on est aimé malgré ses faiblesses et le mal que l'on a pu commettre. Rien n'est plus beau que l'Evangile pour celui qui l'a découvert et le découvre tout au long de sa vie.

³ Ecrivain français de la première moitié du vingtième siècle

Des millions de gens de toutes sortes : depuis ceux qui ne savent pas lire jusqu'aux plus grands savants et artistes. Comment est-ce possible ? D'où cela vient-il ?

Tout est parti de l'affaire Jésus, un prédicateur, un prophète d'une petite région de l'Empire Romain. Pendant deux ans et demi environ, il a parcouru son pays en proclamant un message de fraternité universelle, d'amour du prochain, de sensibilité envers ceux qui souffrent, de réconciliation, de pardon, de paix. En même temps, il était très proche des malades et des handicapés. Il a été sans doute un guérisseur comme il y en avait à son époque. Et sa bonté le rendait célèbre dans les villes et les villages qu'il traversait. Il avait regroupé autour de lui des disciples, hommes et femmes, qu'il avait appelés ou qui s'étaient attachés à lui d'eux-mêmes.

Il était un Juif pratiquant. Il croyait en Dieu auquel il se sentait très lié et qu'il appelait son Père. Il en parlait. Mais comment parler de Dieu ? L'inconnu, l'inconnaissable, dont nous n'avons aucune preuve de l'existence, de sa présence. Nos mots humains ne correspondent jamais à ce qu'il est. Alors aux foules qui venaient l'écouter, Jésus en parlait en racontant des histoires, des histoires d'hommes et de femmes. A ses disciples, il donnait des explications. Il présentait un Dieu tout différent des dieux et déesses que connaissaient les peuples depuis des millénaires. Le créateur, certes, mais surtout celui qui aime, qui nous aime, qui nous considère tous et toutes comme ses enfants, même avec nos fautes et nos crimes. Celui qui nous veut libres, et qui nous appelle à aimer.

Pour Jésus, c'est là qu'est la véritable religion, dans l'amour de l'autre quel qu'il soit, dans la fraternité et la justice universelles, dans la priorité donnée aux pauvres et à ceux qui souffrent, et non aux puissants et aux empereurs. La foi en Dieu se vit dans la vie ordinaire plus que dans les célébrations.

Sa manière de présenter Dieu et la religion a enthousiasmé ses disciples, mais a heurté les autorités religieuses de son peuple. On l'a condamné à mort comme hérétique et révolutionnaire. Et il a été crucifié.

En fait, l'affaire Jésus a été une affaire minime dans l'immense Empire Romain qui réunissait tous les peuples autour de la Méditerranée. Cela s'est passé dans un petit pays de la taille d'un département français, et surtout dans quelques cantons. Loin de Rome. Cela a duré à peine trois ans. Et si Jésus avait convaincu un certain nombre de disciples, il n'avait pas fondé une nouvelle religion, il n'avait laissé aucun écrit (il savait lire, savait-il écrire ?) ; il n'a pas organisé une association. A sa mort, ses disciples par peur se sont dispersés.

L'homme Jésus, nous ne l'aurions jamais connu, il ne serait jamais entré dans l'Histoire avec un grand H, nous ne saurions même pas son nom, si n'avait pas couru sur lui une rumeur : un oui-dire qui se répand de bouche à oreille dans les populations. Selon cette rumeur, Jésus serait toujours vivant par-delà la mort. Ses disciples, d'abord découragés par l'échec de la condamnation et de la croix, apeurés par le risque d'être eux-mêmes arrêtés, auraient été animés d'une foi nouvelle, incroyable, qui transformait leur vie. Cet homme, Jésus, qu'ils avaient suivi, enthousiasmés par sa parole et son comportement, ils découvrent en eux-mêmes que non seulement Dieu l'a arraché à la mort, mais qu'il l'a fait Christ et Seigneur (Seigneur signifie Dieu). Jésus, c'est Dieu lui-même ayant mené une vie d'homme. C'est chez eux, qui se sont regroupés, une foi sûre, heureuse, pleine d'espérance, qu'ils annonçaient avec assurance.

Un homme vivant après la mort, un homme, fût-il remarquable, reconnu comme Dieu ayant vécu une vie humaine (une vie toute simple d'ailleurs: il a été surtout un travailleur

manuel). Incroyable, extravagant, inadmissible. Comment ont-ils pu dire cette foi et la communiquer à d'autres ? Quel langage employer ? Ils n'avaient pas fait d'études, ils n'étaient ni philosophes ni théologiens. Ils ont fait comme Jésus lui-même qui parlait en paraboles. Ils ont utilisé le langage des images, le seul qui était à leur portée et à la portée des gens auxquels ils s'adressaient. Ils ont raconté des histoires de rencontres avec Jésus vivant après sa mort. Elles sont surprenantes : un homme avec qui on a vécu récemment et qu'on ne reconnaît pas ! Elles se contredisent. Peu importe : ils essaient de dire l'indicible, une rencontre avec le divin. Et ils font connaître en même temps cet homme Jésus qui les avait tant impressionnés, et son message : Aimez-vous les uns les autres.

Cette rumeur s'est répandue. En 30-40 ans, sans téléphone, sans radio, sans télévision, elle avait fait le tour de la Méditerranée. Elle était parvenue à Rome, aux oreilles de l'Empereur. Il avait dû s'en occuper. C'était devenu une affaire d'Etat. Elle a continué à se répandre. Jusqu'aujourd'hui.

Il s'agit d'une foi. Que Jésus soit vivant et Dieu parmi nous, on peut y croire ou ne pas y croire. Ce n'est pas historique. Ce qui est historique, c'est la foi elle-même, le retournement opéré chez les disciples de Jésus après la crucifixion. Ils sont passés du découragement à l'assurance et à l'espérance. Un passage qui a duré plusieurs semaines. Une foi qui nous concerne directement : ce qui est arrivé à l'homme Jésus, c'est notre destin à tous.

Au long des années du premier siècle, des communautés de chrétiens se sont formées. Elles se transmettaient par oral puis par écrit la vie de Jésus, son message, son comportement, l'extraordinaire impression qu'il avait faite sur les gens qui l'avaient connu, ses discussions avec les autorités religieuses, son procès, sa condamnation. Mais avec un regard particulier : celui de la foi. Ses premiers disciples de Palestine l'avaient connu avant sa mort comme un homme, un prophète étonnant, certes, mais un homme. Ses nouveaux disciples, répartis dans de nombreuses villes, reconnaissent en lui Dieu ayant vécu une vie humaine. La foi leur donnait des lunettes particulières pour regarder sa vie.

Alors, comment parler de lui ? Quel langage employer ? On a rapporté ses paroles, ses discours, ses dialogues. Cela a été mis par écrit sur des parchemins, et ces écrits ont été introduits et complétés dans les quatre évangiles que nous lisons aujourd'hui. Ce ne sont pas les mots exacts que Jésus a prononcés sans doute : il n'y avait pas de magnétophone, et personne ne prenait de notes quand il parlait ; il n'y avait pas de témoin quand il dialoguait avec quelqu'un. Mais ces écrits expriment le sens de ce qu'il disait, sa pensée qui avait tellement marqué ses auditeurs. On sait aujourd'hui que dans l'antiquité l'écriture était rare, la transmission orale était très développée et qu'elle comportait des techniques de mémoire qui ont disparu.

On a rapporté aussi et mis par écrit ses rencontres avec toutes sortes de gens, son souci pour les malades et les soins qu'il leur apportait. (A son époque, les malades étaient dans la misère et méprisés : si l'on est malade, c'est signe que l'on a commis des fautes). Mais il était impossible pour des chrétiens du premier siècle de ne pas voir en lui le Dieu toutpuissant capable de tout faire par sa parole. Il le voyait avec les lunettes de la foi. On a donc inventé des histoires, des miracles, qui ne se sont pas vraiment passés, mais qui nous disent quelque chose sur Jésus. C'était un langage imagé courant dans l'antiquité. Cela fait penser aux fables de La Fontaine : elles nous disent des vérités sur l'homme en nous racontant des histoires invraisemblables d'animaux : on ne voit pas une cigale dialoguer avec une fourmi !

Les guérisons miraculeuses, les résurrections, telle celle de Lazare, sont des récits qui ne nous racontent pas des évènements réels ; ils nous disent la foi des chrétiens qui reconnaissent la présence de Dieu en Jésus, son amour pour les hommes et les femmes de ce monde. Ce sont des signes, comme le dit l'évangile de Saint Jean, qui nous disent quelque chose pour aujourd'hui. Quand on lit que Jésus dit à un paralysé : « Lève-toi et marche on comprend qu'il nous appelle à prendre notre vie en mains quelles que soient les difficultés.

En particulier, deux textes importants de Matthieu et Luc, très beaux d'ailleurs, ne doivent pas être pris à la lettre. Ce sont ceux qui annoncent à Joseph et Marie la naissance de Jésus. Il s'agit de dire qu'en l'homme Jésus, Dieu est venu dans notre monde pour nous faire découvrir qu'il est un Dieu d'amour, et non un juge et qu'il appelle tous les êtres humains à s'aimer les uns les autres. Les deux textes font intervenir anges, cela signifie qu'ils sont rédigés dans le style imagé de la Bible. Et pour dire que Jésus était vraiment Dieu, ils qu'il est né d'une Vierge, Marie, sans intervention de Joseph. Ce que ne pouvaient pas savoir les évangélistes, c'est Jésus n'est pas vraiment homme s'il n'est pas formé à la fois d'un ovule et d'un spermatozoïde. Chaque être humain reçoit ses gènes à la fois d'une part de son père et de sa mère, et d'autre part de l'immense chaîne de ses ascendants depuis le début de l'humanité. Jésus, fils de Dieu, n'est vraiment homme que s'il est né d'un homme et d'une femme⁴. Ses disciples l'ont connu comme homme ; c'est à sa résurrection qu'ils ont compris et annoncé : « Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous avez fait crucifier. »

L'Evangile de Jean nous raconte qu'au pied de la croix Jésus se tenaient trois femmes, dont sa mère, plus un disciple. Là aussi c'est un récit symbolique. On sait par l'Histoire que c'était impossible : les soldats romains interdisaient toujours que des gens soient proches des crucifiés. Le récit fait dire à Jésus en s'adressant à Marie : « Femme, voici ton fils ». Dans leur foi, les chrétiens de tous les temps comprennent que le disciple présent au pied de la croix les représente tous, et ils honorent et prient Marie comme une mère universelle. Le symbole a un sens bien plus beau que l'histoire réelle.

Quand on lit l'Evangile aujourd'hui, il ne faut pas surtout pas prendre les textes à la lettre. Il faut les resituer dans contexte. Jésus et ses premiers disciples s'adressaient à des gens simples. Ils ont dû utiliser des mots simples, s'exprimer dans un langage imagé, par des récits permettant de dire une foi inouïe et le message qu'elle porte pour le bonheur de tous. Cette foi qui concerne notre aujourd'hui : croire que Dieu est l'un de nous, qu'il fait partie des êtres humains nous conduit à respecter de manière absolue les Droits de l'Homme ; croire que Jésus vit d'une vie nouvelle par-delà la mort nous appelle à nous renouveler nous-mêmes et à renouveler notre monde pour qu'il vive dans la paix et la fraternité. Un autre monde est possible.

Depuis que je le lis et le relis, je trouve que rien n'est plus beau que l'Evangile. Cela fait plus d'un siècle que des exégètes et des théologiens nous en font mieux comprendre le sens. Dommage que l'Eglise Catholique officielle en reste encore à une lecture littérale.

⁴ Cf. Joseph Moingt : « Esprit, Eglise et Monde » mars 2016 pages 321 et 322

Quelques mots pour conclure.

Dans les années 1990, j'aimais bien regarder à la télévision l'émission de Jean-Marie Cavada : « La marche du siècle »

Lors d'une de ces émissions, Jean-Marie Cavada avait réuni des économistes et organisé un débat sur l'économie. Rapidement, il apparut que l'on ne savait pas bien où on allait.

Alain Cotta, qui participait à ce débat, parla de la nécessité de donner du sens et une direction. Voici ses paroles : « Et on n'a rien trouvé de mieux que la religion pour donner du sens » et il ajouta : « Vous savez, l'homme qui a eu le plus de succès dans l'histoire humaine, c'est encore celui qui a dit : Aimez-vous les uns les autres »

- Jean-Marie Cavada : « Du succès ? On sait où ça l'a mené »

- Alain Cotta : « Oui, mais sa parole a porté, et c'est ça le succès ! »

Chalon-sur-Saône, Avril 2016

Pierre Bezin

Prêtre du diocèse d'Autun

Né en 1928

Ordonné en 1953

19 rue Maréchal de Tassigny
71100 CHALON SUR SAONE
bezin.p@orange.fr